

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 21

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181366>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

eu d'heure pire que celle où nous sommes, parce qu'il n'y a pas eu d'heure en notre histoire où l'absence de convictions religieuses atteignît si complètement le corps social... Si nous regardons les masses, elles nous apparaissent séparées de toute conviction religieuse.

Et non-seulement elles en sont séparées, mais elles le sont dans une haine et dans un mépris qui permettent à peine d'entreprendre et d'espérer leur rénovation... Si du moins ce n'était que la haine! mais il y a le dédain... Après dix-neuf siècles de christianisme, après votre dix-septième siècle si fécond, après votre dix-huitième siècle si agité dans sa vie intellectuelle, vous êtes arrivés à ce siècle, qu'on a justement appelé, ici même, le siècle des avortements...

Un état d'inertie redoutable et répugnante, un état sans honneur et sans espoir, un état sans vertu, n'est-ce donc pas l'état où nous avons languï, où nous languissons encore? Ayons la dignité de notre misère et le courage d'un aveu qui, sans nous absoudre, nous permettra de regarder avec moins de remords et d'angoisse la tombe de nos ancêtres et le berceau de nos enfants!... Dieu est juste, et le mal fait ou permis retombe sur celui dont il est l'œuvre.. Si notre temps estime peu la vertu, il estime le succès. Pourquoi? parce qu'il donne la jouissance. La conscience! à quoi bon? Le succès en tient lieu. Mais jouir! ah! voilà ce qui complète l'homme; voilà le dernier mot de presque tous les amours de notre temps. De là un égoïsme qui ne se dissimule plus.

S'agira-t-il de persuader aux hommes d'ordre d'affirmer qu'ils sont des hommes d'ordre? Oh! mais non, cela les gênerait. C'est peu cependant. On leur demande l'expression de leur volonté, à l'heure critique où leur vote, un acte facile en sa promptitude et son secret, peut sauver le pays. Mais non. Il faudrait peut-être s'imposer le retard de certaines joies. N'attendez pas tant d'héroïsme! Le patriotisme est mis de côté; et le grand nombre s'étonne que la société soit en péril, et demande pourquoi nous ne sommes pas un grand peuple...

Ce qui a tué la France, c'est que l'éducation y est faussée, parce que l'enseignement et les mœurs, également viciés, n'ont pas de contre-poids réels dans l'action de la famille sur l'enfant... Les enfants sortis de nos écoles publiques ne savent pas grand-chose. Mais s'ils savent quelque chose, ils ne savent pas être des hommes. Voilà 24 heures que je sens tressaillir sous mes pieds le sol de la cité, que j'entends le son du clairon et le fracas de l'artillerie; et j'écoute afin de savoir si une parole, si un frémissement, si la conscience d'un homme répondra! Un homme, messieurs, il n'y en a pas!...

La religion? Mais on prend à tâche de la bafouer jusque dans les écoles. Aussi Dieu nous a rudement secoués; la leçon est visible... Mais pour comprendre que la leçon vient de Dieu, il faut savoir que Dieu existe, et croire au moins un peu à son action...; à défaut de quoi la leçon est perdue. Après le sang nous aurons la fange... Voilà notre éducation. Nulle part la certitude du vrai, nulle part la certitude du

bien; nulle, par conséquent, la possibilité d'être homme, d'être chrétien, d'être Français..... *Nous sommes un peuple mal élevé.*

Comment se fait-il que les idées mauvaises aient atteint le plus grand nombre des esprits? que le mal triomphe par l'audace des uns et l'inertie des autres? qu'on puisse remplir la cité de sang et de tumulte? qu'il puisse y avoir deux France, l'une violente, au centre de la patrie, l'autre sans force en dehors de cette capitale? Comment cela se fait, messieurs? Cela se fait par vous, parce que vous avez laissé arriver jusqu'à vous toutes les idées malsaines, mauvais journaux, mauvais livres, mauvaises écoles, *bavards* qui ne parleraient plus si vous ne leur prêtiez de trop complaisantes oreilles, et si vous éloigniez d'eux celles de vos fils et de vos filles. La vie intellectuelle du dehors (celle des Allemands) aborde la vôtre comme le pot de fer de la fable abordait le pot de terre; et lorsque sur le flanc, demi rompu, nous laissons échapper le peu de sève qui nous reste, comme le pauvre pot de terre laissait couler l'eau, nous avons encore la prétention d'être le peuple intelligent, spirituel, productif par excellence! Nous sommes devenus tout à fait superficiels... Les hommes qui lisent les livres solides sont devenus rares, et lorsqu'arrive le devoir derrière l'idée, le devoir est accueilli comme l'idée, c'est-à-dire qu'il est salué avec ce respect équivoque encore imposé, au moins dans certains lieux, en face de certaines personnes... Ils crieront si quelque mal-facteur obscur menace leur pécule ou leur vie; mais ils laisseront assassiner derrière un mur les hommes les plus illustres; et, ce sang versé, ils s'en iront, parce que c'est dimanche et que le soleil est beau, en grande toilette et en famille, le long des boulevards et des rues, comme s'il n'y avait pas sur le soleil un crêpe et que l'atmosphère ne respirât pas du sang... »

Ainsi parlait le P. Ollivier, durant le carême et dans Paris insurgé. Il est impossible de ne pas admirer son énergie et son courage. Par plusieurs traits il rappelle le père Hyacinthe, l'excommunié.

Il n'y a guère de chômage dans les jouissances artistiques qui nous sont données à notre nouveau théâtre par les soins d'une administration dont on reconnaît de plus en plus le zèle et le dévouement. En quinze jours, trois comédies et quatre opéras, joués par des artistes de choix sur une scène dont les décors sont aussi riches que variés, et dans une salle dont tous les yeux admirent la délicieuse ornementation; ce sont là de petites fantaisies auxquelles nous n'étions guère habitués; aussi chacun d'en profiter. L'empressement est général, Lausanne semble prendre une nouvelle vie, et le quartier de Georgette est chaque soir tout rayonnant de mouvement et de joie.

Et malgré cela il y a encore des gens qui se font remarquer pas des critiques aussi ridicules que déplacées; des gens qui ont tout vu, tout jugé et qui ne trouvent rien ici qui soit à la hauteur de leur suprême intelligence. — Nous y reviendrons à ceux-là; nous leur promettons leur portrait.

Hier soir, un opéra tout nouveau, *l'Ombre*, a pris la place de *Martha*, dont il avait été question dans le programme de la troupe lyrique de Genève. Le choix de cet ouvrage, comme substitution, nous a paru de très bon goût; quoi de mieux que remplacer *Flotow* par *Flotow*, et surtout en offrant à notre public l'attrait d'une nouveauté. *L'Ombre* a, nous semble-t-il, quelque ressemblance avec *l'Eclair* d'Halévy; pas d'éclat de mise en scène, pas de masses chorales; partout de l'intérêt, du dramatique et de la gaieté de bonne compagnie, et, pour complément, une heureuse interprétation des artistes qui, dès leur début sur notre scène, ont moissonné les plus flatteurs encouragements.

Maintenant, un mot sur le sujet de cette œuvre ou, comme dans *Martha*, les plus suaves mélodies abondent.

La révocation de l'Edit de Nantes obligea un comte ou marquis à sauver sa tête par l'exil. Réfugié en Savoie, il consacra ses talents d'artiste à la sculpture sur bois; et accueilli chez une charmante fermière et près d'un bon docteur qui le traite en ami, il ne tarde pas à émouvoir le cœur de son aimable hôtesse, qui paraît lasse du veuvage. Une jeune personne, qu'il avait aimée, le retrouve sur la terre d'exil et le considère comme l'ombre de lui-même, puisqu'elle a lieu de le croire mort.

Après bien des péripéties, qui passent tour à tour du tragique au comique, deux légitimes unions s'en suivent et tout se termine au plus grand plaisir de chacun.



Nous avons assisté hier à une scène touchante. Quarante-trois petits enfants, parmi lesquels plusieurs orphelins, amenés de Montbeillard par les soins de personnes charitables de notre ville, étaient réunis dans la grande salle des *Trois Suisses*. Plusieurs dames et demoiselles procédaient à la toilette de ces nouveaux hôtes. Ici l'on tressait une chevelure blonde, là on lavait de petits bras amaigris, plus loin, on substituait à des haillons des vêtements propres sous lesquels toutes ces petites figures reprenaient vie et gaieté.

L'œuvre est belle; que Dieu en récompense les auteurs. Qu'ils seront mieux ici, ces pauvres enfants, qu'au milieu d'une population ruinée par la guerre! Délaissés par des parents en souci de refaire leur position, ces petits êtres erraient dans les rues et les environs de Montbeillard, où ils n'auraient pas tardé de contracter des habitudes de vagabondage et des vices leur fermant toute perspective d'une vie honnête et paisible. Ils ont tous été recueillis dans des maisons particulières où ils seront gardés jusqu'à ce que de meilleurs jours leur permettent de rentrer dans leur pays natal.



Lianiré.

Din onna coumena àù pî daù Jura (ne mé sovi-gno pa se lé Mourtsi àù Mont-la-Vela) la municipalité s'assimbliavé, ia dza gran tin, din on vilho tsaté dé tanta Berthe.

La tsambra io sé tenion, avai dai fenitré avoué dai carreaux rionds in fattá din dau pllion.

Pai onna balla demindze dé juin que noutré municipaux s'étion assimblá la véprá, vaite cé-te pá on lan daù plliantsi qu'étaí áo redou daù sélaù que coumnce á fougá et á chintré lo supllion.

Vo pouaidé pinsá se noutré dzin furant épouairi; lé z'on fourguenont lo plliantzi po lo décllioulä; lé z'autro frennont avau lé z'égrá po allá sailli la pompa; lo métrau arrevé tot essocllia avoué on goume d'aiguié, quié, l'étion ti sin dessus-déso.

Quand l'an z'u détient et que la granta pouaira fut passahié, l'étaí question dé savai quouai avai mé lo fû. Tsacon desai sa raison et craíavont bau et bin que l'étaí lo diabllio qu'avai cin fé.

Má lo greffier qu'avai étá á la grant' écoula á Losená, sé laivé et laù dese:

« N'est ni lo cornu, ni sa mère-grand qu'a fé » clli'achon, lé tot bounamin lo sélaù que baillivé » contre cé carreau bossu et qu'a supllia lo pllan- » tsi, tot-on qu'on verro á bourla. »

Toparai, que dese lo sindico, n'in z'u dau bouneu que cin sai arrevá dé dzo, se l'avai étá dé nê, n'é-tion ti frecassi!!!



Lai a quoquié tin on pahisan sé presinté dévan la justice dé paix po avai on autorisachon qu'on lai fe pahí saláhié.

Quand l'a zu bailli sa mounia, dese dincé áo dzuzo:

— Ora que ié pahí, éte qu'on paú vo dere on mot?

— Porquié pá.

— Hé bin! monsu lo dzuzo vo baillera on bon tsevu dé pouuré dzin!

— Quemín don?

— Por cin que vo teridé bin, vo medzidé bin, et vo z'éte d'on petit prix.

L. C.



Un professeur en voyage.

IV

Mais reprenons la série des opérations de cette soirée. D'abord les présentations, avec échange de compliments et de révérences; puis prise des places, non sans beaucoup de façons. Heureusement, un trio de vieilles matrones émérites prit place au siège d'honneur, sur le sofa. Le reste se casa d'après son importance. Alors on chuchota. Tous les regards furent pour la jeune dame de Berlin; on la toisa jusqu'à satiété, et on se communiqua ses réflexions. Les jeunes demoiselles étudièrent surtout sa toilette, afin de se mettre, le plus tôt possible, à la dernière mode. Quant à celle qui était l'objet de tant d'études, elle se mit de suite à l'aise et étudia à son tour les politesses et les prévenances dont elle était accablée.

Une chose, cependant, prédominait dans toutes les têtes; c'était le fait inouï de se trouver invitées dans cette maison tant convoitée, et chez ce jeune homme, objet de tant de louanges et de tant de critiques. Il devait avoir eu des raisons toutes particulières pour réunir cette société. A n'en pas douter, la jeune dame de Berlin devait les examiner, les scruter pour, ensuite, faire son rapport et indiquer ses préférences. Cette manière de considérer le but de l'invitation, avancée d'abord par une ou deux personnes, se propagea rapidement et fut partagée par toute la société. Il en résulta que chacune de ces dames fit ses meilleurs efforts pour se